

À PROPOS DE : « LES RENDEZ-VOUS DE FAUSTA » DE J-N. SCHIFANO <sup>1</sup>  
OU QUAND LE RÉEL DEVIENT RÉALITÉ

Pierre DANHAIVE

*« Au regard de la question  
théorique que pose l'adéquation  
de notre analyse à une oeuvre  
d'art, toute question clinique  
est une question d'analyse  
appliquée »*

**J. Lacan** <sup>2</sup>

(105) Me rappelant avec **Freud** et **Lacan** que les poètes et romanciers ont précédé les psychanalystes dans la compréhension, intuitive chez les écrivains, de l'humain, et fort de ce que « *le héros est strictement identique aux mots du texte* » <sup>3</sup> j'ai tenté avec l'analyse de ce roman, un travail sur la structure.

C'est donc une hypothèse, un exercice évidemment sans visée thérapeutique, et donc sans danger. Ce voulait être l'apprentissage d'une « écoute », d'une ouverture de mon inconscient, suivi de quelques spéculations théoriques.

---

<sup>1</sup>Paris, Gallimard, 1989.

<sup>2</sup>Le Séminaire, livre VI (1958-59), *Le Désir et son Interprétation*, inédit.

<sup>3</sup>*Ibid.*

(106) **Fausta**, quarante ans et quelques, vétérinaire de profession, est une de ces femmes qui attirent les regards. Utilisant sa beauté encore jeune (Dr. Faust-a a quelques analogies avec le héros de **Goethe**), cette « sorcière rousse aux yeux verts » va conclure, pourrait-on dire, un pacte avec le diable (le virus rabique) pour concocter son « plan d'amour » - plutôt de haine - qui lui permettra de se venger de ses anciens amis-amants, partis vers des cieux plus paisibles.

Ce qui m'apparaît dans ce roman,, c'est pour **Fausta Vanzi**, une pléthore dans les registre du Réel et de l'Imaginaire, et une corrélative déplétion dans le Symbolique : sexualité exhibitionniste de l'enfance ; adolescence précoce, fugueuse et rebelle (« aux moeurs dérégées » dit sa mère) ; une vie amoureuse qui se réduit à une succession de coïts ; et enfin, le choix d'une profession où sexe égale reproduction, choix qui semble motivé par un soucis inconscient de se rapprocher de l'animal qui est lui aussi tout entier dans le Réel et l'Imaginaire et n'a vraisemblablement pas accès au Symbolique <sup>4</sup>.

Cette défaillance du Symbolique, peut-être pouvons-nous en trouver les prodromes dans un rêve d'enfance, répétitif :

*« Elle est dans un train qui file à vive allure (...). Soudain, plus aucun bruit, le train continue de filer, mais sans les rails sous les roues (...). Un vide affreux, entre la perte des rails, et, là-bas, au loin, la possibilité de les rattraper (...). Autour du train qui l'emporte sans secousse et sans bruit, des champs, des monts, des précipices (...). Et le train (...) divague, il zigzague, un gouffre l'aimante, et c'est la chute, l'estomac au coeur, souffle coupé, et c'est le réveil perlé de nuit et de sueur (...) comme un châti-*

---

<sup>4</sup>Le "langage" animal est un code de signaux ; il n'y a du reste pas de véritable langage sans voix ; il manie certains signifiés, pas les signifiants. Cf. E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale, Livre I*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 19, pp. 24-27 et pp. 60 et suivantes.

ment venu de la chambre noire de la rue Cuvier. » <sup>5</sup>

(107)Le train quittant ses rails, n'est-ce pas l'image de sa vie dévoyée, prémonitoire dans l'enfance, et maintenant insupportable ? Le bruit qui soudain s'arrête, silence des signifiants, ne marque-t-il pas le moment où le Symbolique cesse d'accompagner le mouvement de sa vie ? Ce rêve-cauchemar qui revient de manière symptomatique alors qu'elle s'achemine vers sa dernière étape, n'est-il pas une tentative pour métaphoriser le Réel ? (Comme la phobie ou le mythe).

L'appel du gouffre et la chute ne signent-ils pas déjà la présence de la mort, le dévoilement de la Chose innommable ?  
Écoutons **Fausta** se souvenir de son père :

*« Son coeur de petite fille serrant entre ses genoux les flancs laqués noirs du bel étalon sauvage à longue crinière et longue queue (...). Son père (...) Croix-rousse (...) son père, comme elle l'avait aimé. »* <sup>6</sup>

*« Sa famille, une épouse et trois filles soumises, dont il était le Suzerain. Fausta seule, qu'il aimait le plus, avait fini par se rebeller. »*

*« Le coeur de son père, c'était la moitié de son coeur. »*

*« Tu en disais si peu, avant et depuis toujours » (père sans voix, train sans voies...).*

Et de sa mère lasse et migraineuse *« aux yeux couleur de glace... »* :

*« Les quasi quotidiennes disputes conjugales »,*

*« Sale gamine décidément impossible »,*

*« D'ailleurs, ses quatre cents coups avaient commencé dès sa venue au monde (...) on avait dû lui casser l'os innomé ».*

Et devant son père défunt :

---

<sup>5</sup>J-N. SCHIFANO, *op. cit.*, p. 256.

<sup>6</sup>J-N. SCHIFANO, *op. cit.*, p. 44.

« Et, non sans curiosité ni défi, elle reste fascinée comme devant le plus déchirant des prodiges. C'est bien son père ; ce n'est (108) plus son père ; c'est plus que son père (...) <sup>7</sup>. Fausta a l'impression d'un noble gisant, un géant qui remplit tout l'espace devant elle, et qui s'apprête, solennel, à se redresser, à se lever, à marcher sur elle, pour l'éteindre ou l'étouffer, l'entraîner d'une main de pierre vers des profondeurs inconnues (...). Jamais son père ne lui a paru aussi grand, elle, si petite, jouet pour ce géant. Un frisson de totale soumission la parcourt. »

Et enfin, en souvenir de ses dix-neuf ans :

« Alors, comme réponse à un défi, à un message secret, à un désir qui l'horrifie et la fascine, à un appel du sexe qui l'a conçue (...) en un rêve d'ivre viol... » <sup>8</sup>

Suit une scène de masturbation avec son propre slip où son père est venu lui-même sacrifié à Ohan. Masturbation agressive et pénétrante, « elle enfonce son index roulé dans la double épaisseur du coton, condom sur un phallus bandant, et crie, dépuclée jusqu'au fond du vagin, et s'évanouit, le sexe en sang » <sup>9</sup>. Masturbation dont on peut dire qu'elle est un passage à l'acte incestueux, bascule dans le Réel, puisqu'elle est telle qu'il en résultera une grossesse, suivie d'une fausse couche trois mois plus tard <sup>10</sup>. C'est à ce moment qu'elle quittera définitivement la maison paternelle.

Néanmoins comme **Myrrha**, fille de **Theias** et comme les filles de

---

<sup>7</sup> On peut penser qu'elle saisit ici, en un raccourci, les trois instances R, I et S de la fonction paternelle

<sup>8</sup> J-N. SCHIFANO, *op. cit.*, p. 70 et 73.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 275.

**Loth** <sup>11</sup> elle aura eu un enfant de son père. Pour ici dégager ce qui me semble être quelques signifiants propres à **Fausta**, je dirais qu'elle jouit de l'insémination artificielle avec le sperme de son père et en conçoit un enfant. Nous y reviendrons.

(109) Dès le début de ses études, la pression du Réel va s'accroître : les bizutages - l'auteur est là-dessus bien renseigné - consistent en rites orgiaques et en manipulations ahurissantes d'organes génitaux animaux provenant de l'abattoir le plus proche. C'est à cette occasion qu'elle se liera d'amitié avec deux compères qui deviendront ces amants. Elle perdra sa «virginité imaginaire» dans une grotte, lors d'une expédition spéléologique, dans un coït souterrain et muet vécu comme traumatique <sup>12</sup>.

*« Le sixième jour, le miroir fut brisé, et le matin du septième, rebrisé, et dans l'eau de la Vézère, je buvais et rebus mon reflet éclaté. »* <sup>13</sup>

Virginité et Idéal du moi que son «insémination» et son avortement réels avait laissés intacts. Ce coït muet, rappel dans la réalité de son insémination solitaire (donc hors langage, sans voix) évoque le surgissement de «l'innomé bestial» du fantasme quasi-hallucinatoire de l'hystérique que cite **Charles Melman** :

*« Une telle effraction, indifférente à la volonté du sujet, suggère bien l'idée d'un viol, et, avec la perte du statut virginal imaginé demandé par l'Autre, celle d'un dommage physique irréparable. »* <sup>14</sup>

**Fausta**, vétérinaire sans Frontières, puis employée à S.O.S vétérinaire à Paris ne se fixera pas plus dans son métier que dans sa vie amoureuse

<sup>11</sup>*Ibid.*, p. 161 et 224.

<sup>12</sup>J.-N. SCHIFANO, *op. cit.*, p. 109.

<sup>13</sup>*Ibid.*, p. 180.

<sup>14</sup>C. MELMAN, *Nouvelles Études sur l'hystérie*, Paris, Clims, 1984, p. 87-88.

Un jour, elle dit en avoir « *ras-le-bol des siamois anorexiques et des cockers obèses* » et des « *toutous névrosés à leurs mères encore plus névropathes que leurs boules de poils chéries* » et elle échangera provisoirement son job pour celui d'une consœur, vétérinaire à la campagne.

(110) C'est peu après la mort de son père, à l'occasion d'un colloque sur l'insémination artificielle <sup>15</sup> que se fera le déclic ; lors de la description très prosaïque par un confrère qui semble en jouir, des étapes de la récolte du sperme et de l'insémination. Il lui faudra cependant neuf mois de gestation loin de Paris avant que ne s'impose à elle la nécessité de son plan.

C'est durant cette période que débute ce que j'appellerais une régression vers l'analité, favorisée par la réalité quotidienne de sa profession.

Etonnant épisode du renard enragé qu'elle empale sur une fourche (c'est son encéphale qui fournira le virus mortel), et de l'épizootie de charbon dans la porcherie - c'est sa science à elle qui va tuer... - « *Faufau, tu es une femme scientifiquement, obsessivement libérée, maladivement, mortellement* » <sup>16</sup>. Toujours à la hauteur de la situation, le Dr. **Fausta Vanzi** commandera les opérations d'abattage, puis d'enfouissement de tout le cheptel : camion étanche pour le transport ; coton imbibé de désinfectant (du sublimé, ô ironie) pour boucher tous les orifices des cadavres ; la fosse ensuite, avec la chaux vive, et qui sera clôturée de barbelés. Autres signifiants...

Rien ne lui (et ne nous) sera épargné : l'abattage à la masse, les cris, le sang, les excréments.

---

<sup>15</sup>J-N. SCHIFANO, *op. cit.*, p. 14.

<sup>16</sup>*Ibid.*, p. 194.

Mais **Fausta** n'en a pas seulement assez des chiens et des chats, elle en a «ras-le-bol des mecs» et d'elle-même.

Le trop de Réel, l'excès d'Imaginaire que ne vient pas suffisamment tempéré le Symbolique, lui deviennent insupportable. Elle ourdit son «plan d'amour», sa vengeance. Il lui faut mourir, ses anciens amants mourront avec elle.

Elle organise tout jusqu'au moindre détail :

- (11)Le minutage (obsessionnel) de l'opération - on trouve ici un premier acte manqué, sous la forme d'un chèque non signé à l'agence de transports <sup>17</sup>. Comme si elle refusait d'associer son nom à ses futurs transports (sexuels). Comme si son «je», défaillant sujet d'un dire qui ne se dit pas, ne voulait rien assumer de son acte.

- La mascarade séductrice pour reconquérir ses amants, perdus de vue depuis des années, après qu'ils aient cessé de l'utiliser pour leur seul plaisir, le temps étant venu pour elle de signer leur arrêt de mort, par inoculation de la rage, qu'elle incube elle-même, volontairement.

Elle met en oeuvre pour cela tous les artifices de la séduction féminine : maquillage, parfums, dessous affriolants... Rage d'amour, amour enragé, amour bouche-trou, fornication meurtrière. Elle se fait phallus brillant et assassin : il ne s'agit pas de jouissance pour elle, mais de tromperie vengeresse <sup>18</sup>.

Il s'agit ici du phallus imaginaire, comme nous le montre **Charles Melman** à propos du nouage R.S.I. dans l'hystérie :

*« C'est S1, autrement dit le sujet, qui se trouve*

---

<sup>17</sup>J-N. SCHIFANO, *op. cit.*, p. 35.

<sup>18</sup>Cf. J. LACAN, in « La Signification du phallus » : « (...) c'est pour être le phallus, c'est-à-dire le signifiant du désir de l'Autre, que la femme va rejeter une part essentielle de la féminité, nommément tous ses attributs dans la mascarade », *Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 694.*

*refoulé ou annulé. (...) Le noeud tiendrait par la solidarité du Réel et de l'Imaginaire, le noeud du Symbolique restant libre. (...) par cette déliaison, le phallus ne tiendrait plus que d'une représentation imaginaire, celle dont l'hystérique aurait précisément la charge. »*<sup>19</sup>

Les différents épisodes du plan sont entrecoupés de digressions, dans un style éblouissant, telles que les promenades dans Strasbourg, émaillés de ce que je qualifie d'appels désespérés :

(112) Au Symbolique (elle essaie de parler avec sa copine, d'ailleurs absente) : « *Je veux qu'on s'occupe de moi (...), qu'on me demande comment je m'appelle* » ;

A l'Imaginaire : « *Je veux qu'on me soigne (...), qu'on me caresse (...), qu'on me berce* » ;

Et même au mythes : le mécanisme séculaire de l'horloge astronomique de la cathédrale.

Mais il est déjà trop tard, et **Fausta**, son oeuvre accomplie, meurt seule, avec pour témoin un brave chien aveugle qui tente de l'aider, elle que plus rien ne peut sauver.

Rappel d'un signifiant de la page 57 : « *Nous sommes des domini canes, des chiens de Dieu : nous défendons et gardons des brebis* ». Germent peut-être dans ce souvenir, le choix de sa névrose défendre S1, et celui de sa profession : soigner les animaux, émanations de la Nature - Mère archaïque.

Afin de ne pas contaminer le chien, elle abrégera sa fin en renversant sur elle un lourd meuble, que l'auteur appelle un «homme debout», qui l'écrase.

Comme si son père enfin...<sup>20</sup>

---

<sup>19</sup>C. MELMAN, *op. cit.*, p. 293-294.

<sup>20</sup>Cf. page 58 : rappel d'un souvenir-fantasma de son adolescence qui accompagne sa première masturbation : le miracle du prophète Elie, « *qui s'étendit sur l'enfant, (décédé) la bouche sur la bouche, les yeux sur les yeux* ». Et page 70, devant son père

Mais ici, la délivrance est mort et non résurrection. **Thanatos** a vaincu **Eros**.

S'il paraît évident que le meurtre de ses amants visait le père (mort, voir plus loin) tant aimé-haï, nous devons nous demander, à partir de là, pourquoi cette femme, que l'on nous décrit comme très belle, éminemment phallique, induit chez ses amants successifs une limitation de leur relation au (113)seul Réel du sexe ; il s'agissait de coïts (Réel) dépourvus de tout sentiment d'amour (Imaginaire) et d'engagement (Symbolique).

Pourquoi ne peut-elle aimer et être aimée ?

Elle qui excite, ô combien, le désir, ne peut susciter l'amour. Si nous tenons avec **Lacan** que ce qui est aimé au-delà l'objet du désir, c'est le manque dans l'autre, que se passe-t-il si le manque est occulté ?

Seul demeure l'objet du désir (a), rien n'est désirable derrière cet objet saturant, devenu écran, voile opaque.

Quand à elle, son oedipe semble en être resté au stade où elle désirait un enfant de son père, fantasme hélas devenu réalité, et désormais dénoué du Symbolique.

Le glissement dont parle **Lacan** dans son Séminaire sur *La Relation d'objet* n'a pas pu se faire de son père à un autre homme destiné à jouer, non pour elle, mais avec elle, ce même rôle de père. La survenance de l'inceste a confondu pour **Fausta** l'amant-géniteur réel et le Père symbolique, son début de gestation symbolisant sans doute pour elle une transmission du phallus. Nul besoin dès lors d'un autre homme, nul désir phallique ne l'anime, seule demeure une demande revendicatrice <sup>21</sup>.

---

mort : « Fausta a l'impression d'un noble gisant (...) qui s'apprête, solennel, à se redresser, à se lever, à marcher sur elle, pour l'éteindre ou l'étouffer ».

21c. MELMAN, *op. cit.*, p. 229 : « défection du fantasme pour cause de succès (...) par prise de possession de l'objet perdu. ».

Pour d'autres sujets, c'eût été la dépression.

Dans un «fantasme» de séduction, elle rencontre la jouissance de son père, figure transgressive, et cette négation de la Loi constituera pour elle un appel au meurtre.

C'est peut-être de telles histoires qui permettent de comprendre la phrase de **Lacan** dans son Séminaire sur *La Relation d'objet* du 27 mars 1957 : « *Le meurtre et l'inceste sont deux choses équivalentes* ». L'inceste, meurtre (114) du sujet, induisant à terme chez celui-ci une pulsion vengeresse. Le désir de réparation par la vengeance se déplace sur d'autres, objets métonymiques de l'auteur du forfait, et comme lui, se recommandant de S1. Puisqu'on l'a considérée comme un simple objet de plaisir, elle sera cet objet qui, de le saturer, tue le désir, et donc aussi l'autre sujet. Ici, pour que nul n'en ignore, son meurtre ne sera pas métaphorique, mais bien réel (puisque aussi bien, la métaphore n'est pas son... fort).

Pour qu'advienne le Père symbolique, il lui faut tuer le père originaire, par procuration-substitution éventuellement.

Dans un ultime passage à l'acte, elle va s'auto-éliminer comme un déchet : le sujet, confondu avec l'objet (a) se détache, choit dans le réel de la mort.

L'auteur nous avait prévenu : « *Comme pour fuir le destin qu'elle s'était choisi, elle oublie d'appuyer sur le bouton de la chasse d'eau.* » <sup>22</sup>

Cet acte manqué me paraît révéler son hésitation devant l'horreur d'un destin aussi dérisoire : être évacué comme un étron. Une surdétermination du Réel me semble évidente ici, par la conjonction, dans la vie de cette femme, d'un père trop concret - dont le désir est trop présent (hors symbolique) -, et

---

22J-N. SCHIFANO, *op. cit.*, p. 192.

d'un métier dont le choix ne l'a en rien aidée à sublimer. Monsieur **O. Vanzi** son père, ne fut pas longtemps le support de la métaphore paternelle, certes mise en place en ce qui concerne la mère mais non assumée par et pour lui-même <sup>23</sup>. Le représentant de la Loi a bafoué celle-ci (comme s'il en était l'auteur), ressuscitant l'Urvater à qui tout était permis. Le Nom-du-Père a joué (contrairement à ce qui se passe dans la psychose), la mère est bien reconnue comme privée du phallus et le père comme l'ayant ; mais dès lors que le père est investi de l'attribut phallique, il faut, dit **Lacan**, qu'il en (115) fasse la preuve <sup>24</sup>. Il ne lui suffit pas d'énoncer la Loi, il lui faut témoigner qu'il lui fut, lui aussi soumis, que c'est dans la mesure où il a pu lui-même renoncer au phallus qu'il en est maintenant dépositaire. Et qu'il peut ainsi donner à la mère ce phallus, objet de son désir.

Pour **O. Vanzi** - vu par Fausta - tout laisse à penser qu'il est au-dessus de la Loi qu'il énonce ; par la réalisation de son désir pour sa fille, il signifie qu'il n'a jamais renoncé à l'avoir (le phallus), jamais tout à fait accepté la castration symbolique, il se pose pour elle en Urvater.

Au contact des animaux, **Fausta** a pu vivre quelques temps au sein d'une horde primitive imaginaire, jusqu'à la mort de ce géant tyrannique, hors-la-loi, ce père jouisseur-mère dévorante dont elle était la cause du désir, pur objet. Son père ayant fait d'elle l'objet de son fantasme, elle se fera d'abord phallus imaginaire - ce qui lui permettra de tenir jusqu'à l'âge où débute ce roman - puis basculera au rang d'objet. Comme le train de son rêve, sans voies-voix, elle n'a pu retrouver les bornes symboliques, délimiter les voies signifiantes sur lesquelles elle eût pu cheminer.

---

<sup>23</sup>C. MELMAN, *op. cit.*, p. 292 : « Pas de forclusion, mais une annulation ».

<sup>24</sup>J. LACAN, *Le Séminaire, livre V (1957-58), Les Formations de l'inconscient*, inédit, séance du 22 janvier 1958.

Après « *l'inceste artificiel* »<sup>25</sup> après que son idéal du moi fut brisé<sup>26</sup> et après le surgissement insupportable des signifiants sexuels (insémination-sperme-père) exprimés avec ce qu'elle a ressenti comme jouissance du conférencier<sup>27</sup>, elle a porté en elle, pendant neuf mois, inconscient, le dessein de sa perte. D'une fécondation par le père, seule la mort pouvait naître, à terme. (Elle jouera sur la période d'incubation de la rage pour que sa mort survienne le jour anniversaire de la mort de son père). Le passage à l'acte témoigne d'un surgissement du Réel. C'est le rappel des (116)signifiants de son fantasme (détruit par sa réalisation même) qui a largué les dernières amarres qui la reliaient au monde.

De sa mère, nous ne savons que la grossesse mal venue (pendant la guerre, son mari étant prisonnier), l'accouchement difficile (fracture du coccyx) et sa froideur (les yeux couleur de glace), pour ne pas dire sa haine, vis-à-vis de sa fille, rivale auprès du père. Là aussi, quelque chose ne s'est pas produit, que nous ne pouvons que soupçonner, que lire entre les lignes du texte. Cette femme, sa mère, dont elle a pris la place et l'homme, il lui en fallait aussi venger la non-jouissance. Assumer ce désir, c'était renoncer à sa propre jouissance phallique ; clôturer son désir, c'était s'abolir en tant que sujet. Elle devait le savoir dès la conception de son plan, puisqu'elle y a conjugué sa vengeance et son suicide. Comme **Antigone**, c'est jusqu'au bout qu'elle portera l'étendard du phallus.

La scène de sa mort<sup>28</sup> comporte spasmes toniques et cloniques, bave et larmes, telle une grande crise hystérique, mortelle, dont le non-dit s'adresse au père défunt<sup>29</sup>. La dette payé vis-à-vis de l'Autre, elle pourra rejoindre son père (au jour

---

25J-N. SCHIFANO, *op. cit.*, p. 73.

26*Ibid.*, p. 180.

27*Ibid.*, p. 14.

28J-N. SCHIFANO, *op. cit.*, p. 276.

29Cf. C. MELMAN, *op. cit.*, p. 90 : « Là où tu appelais une femme, contemples ce qui est en fait l'objet de ton désir ».

anniversaire de sa mort, rappelons-le, comme si le rendez-vous était pris), et vivre enfin... au prix de sa propre mort. Bien des points, dans cette «tragédie moderne», ne sont pas, pour moi, sans évoquer **Hamlet**.

Dans les deux cas, en effet, pour l'Autre maternel le signifiant phallique semble incomplètement opérant. Si l'Autre Réel n'apparaît pas comme non manquant, non barré, S(A), aucun vrai désir ne l'anime cependant plus : la mère d'**Hamlet** est dans le registre du besoin - « *c'est un con béant* » - et celle de **Fausta** dans l'absence - « *froide au yeux de glace* » - peut-être par réaction dépressive face à l'inanité d'une informulable demande. Ces mères semblent être passées par le refoulement originaire ( ), et par le (- ) de la (117)castration, mais le signifiant , support de la métaphore paternelle est vacillant.

Pour leur enfant le Nom-du-Père est singulier et la carence du père symbolique interdit le passage au pluriel des Noms-du-Père. La disparition physique du père, seule barrière à l'accès de la Chose, unique bouchon du trou, les précipitera tous les deux (**Hamlet** et **Fausta**) dans la jouissance suprême du meurtre et de l'inceste, et donc dans la mort. (Allégorie de la mort du sujet dans la psychose). Tout se passe comme si la fonction paternelle avait continuellement besoin de la réalité physique du père pour opérer son capitonnage, la carence du Symbolique ne permettant pas à la métaphore de lui survivre.

Faisons une hypothèse et posons que :

Le père de la réalité est un amalgame de R + S + I ;

Le père Réel n'est pas nommable, il ex-siste ;

Le père Imaginaire est, et doit rester, un mythe.

Le Symbolique permet le nouage, la co-existence de deux inconciliables, le Réel et l'Imaginaire du Père.

Fragile équilibre dont l'excès dans l'un ou l'autre registre

amènera la rupture lorsque disparaîtra le père de la réalité. En effet « *la réalité selon Lacan est un Réel apprivoisé* »<sup>30</sup> homéostasie du Père. Si, donc, le mythe (Père I) devient réalité, cela signifie qu'il n'est plus «symbolisé» (le père Imaginaire ne peut plus être symboliquement tué), il surgit dans le Réel, insoutenable.

Différent en cela de la psychose, où le nouage RSI ne s'est pas fait, il semble ici se défaire, dans une structure où quatre ronds sont nécessaires pour nouer borroméennement RSI : le Nom-du-Père comme sinthome, le père (119) comme symptôme vivant. Par analogie à ce qu'écrit **Charles Melman**<sup>31</sup> si la guérison de l'hystérique passe par la résolution du transfert, par l'acte analytique donc, on pourrait dire ici que la disparition brutale du symptôme, mort du père de la réalité, amène la suppression de l'adresse qui suppléait seule au Symbolique et débouche sur un passage à l'acte, de type psychotique, puisque désormais sans adresse. C'est du moins mon hypothèse de travail.

---

<sup>30</sup>M. DARMON, *Essais sur la topologie lacanienne*, Editions de l'Association Freudienne, Paris, 1990, p. 366.

<sup>31</sup>C. MELMAN, *op. cit.*, p. 294.